



Adalbert! qu'allez-vous faire? — Page 358, col. 3.

fait tout ce qu'il avait pu pour sauver Flesselles, Foulon et Berthier de Savigny.

C'était donc à la fois pour lui cacher son trophée et conserver les insignes sanglants qui constataient sa victoire que cette avant-garde avait pris les grands devants.

Mais il paraît que renforcés sans doute du triumvirat qu'ils avaient eu le bonheur de rencontrer dans le cabaret, les porte-étendards avaient trouvé un moyen d'éluder Lafayette, car ils refusèrent de partir avec leurs compagnons, et décidèrent que, Sa Majesté ayant déclaré qu'elle ne voulait pas se séparer de ses fidèles gardes, ils attendaient Sa Majesté pour lui faire cortège.

En conséquence, l'avant-garde ayant pris des forces se mit en chemin.

Cette foule qui s'écoulait sur la grande route de Versailles à Paris, pareil à cet égout débordé qui après un orage entraîne dans ses flots noirs et boueux les habitants d'un palais qu'il a trouvé sur son chemin et renversé dans sa violence, avait de chaque côté de la route une espèce de remous formé par la population des villages environnant cette route, et accourant pour voir ce qui se passait.

Parmi ceux qui accouraient ainsi, quelques-uns, c'était le petit nombre, se mêlaient à la foule, faisant cortège au roi, jetant ses cris et ses clameurs au milieu de toutes ces clameurs et de tous ces cris, mais le plus grand nombre restait aux deux côtés du chemin immobile et silencieux.

Dirons-nous pour cela qu'ils étaient bien sympathiques au roi et à la reine? Non, car à moins d'appartenir à la classe aristocratique de la société, tout le monde, même la bourgeoisie, souffrait de cette effroyable famine qui venait de s'étendre sur la France; donc, ils n'insultaient pas le roi, la reine et le dauphin, ils se taisaient, et le silence de la foule est peut-être pis encore que son insulte.

En échange, au contraire, cette foule cria de tous ses poumons, Vive Lafayette, lequel ôtait de temps en temps son chapeau de la main gauche

et saluait avec son épée de la main droite, et Vive Mirabeau, lequel passait de temps en temps aussi sa tête par la portière du carrosse où il était entassé, lui sixième, afin d'aspirer à pleine poitrine l'air extérieur nécessaire à ses larges poumons.

Ainsi, le malheureux Louis XVI, pour qui tout était silence, entendait applaudir devant lui la chose qu'il avait perdue, la popularité, et celle qui lui avait manqué toujours, le génie.

Gilbert, comme il avait fait au voyage du roi, seul, marchait, confondu avec tout le monde, à la portière droite du carrosse du roi, c'est-à-dire du côté de la reine.

Marie-Antoinette, qui n'avait jamais pu comprendre cette espèce de stoïcisme de Gilbert, auquel la roideur américaine avait ajouté une nouvelle âpreté, regardait avec étonnement cet homme qui, sans amour et sans dévouement pour ses souverains, remplissant simplement près d'eux ce qu'il appelait un devoir, était prêt à faire pour eux, cependant, tout ce que l'on fait par dévouement et par amour.

Plus; car il était prêt à mourir, et beaucoup de dévouements et d'amours n'allèrent point jusque-là.

Des deux côtés de la voiture du roi et de la reine, outre cette espèce de file de gens à pied qui s'étaient emparés de ce poste, les uns par curiosité, les autres pour être prêts à secourir, en cas de besoin, les augustes voyageurs, très-peu dans de mauvaises intentions, marchaient sur les deux revers de la route, pataugeant dans une boue de six pouces de hauteur, les dames et les forts de la halle qui semblaient rouler de temps en temps au milieu de leur fleuve bigarré de bouquets et de rubans un flot plus compacte.

Ce flot, c'étaient quelques canons ou quelques caissons chargés de femmes chantant à haute voix et criant à tue-tête.

Ce qu'ils chantaient, c'était notre vieille chanson populaire :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère...

Ce qu'ils disaient, c'était cette nouvelle formule de leur espérance :

— Nous ne manquerons plus de pain maintenant, nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

LA FAMILLE ALAIN

PAR ALPHONSE KARR.

Le moment de la noce de Bérénice et du fils Glam approchait. Pélagie avait dit doucement qu'elle désirait qu'il n'y eût point de fête. Certes, elle souhaitait le bonheur de sa fille et elle le ressentait vivement, mais elle ne prendrait sa part d'aucun plaisir; d'ailleurs, un peu de gravité ne messeyait pas au bonheur.

Pour Tranquille, il dit plus sévèrement qu'il ne voulait pas de noce; Bérénice était dans les mêmes dispositions; seuls, le fils Glam et ses amis murmuraient tout doucement.

Cependant tout le monde comprit qu'il fallait respecter la douleur de la famille Alain. On décida qu'il n'y aurait pas de noce, et que tout se bornerait aux cérémonies de l'église.

— Le bonheur, disait Pélagie, ne peut plus être notre hôte. Le fils qui faisait notre joie et peut-être aussi trop notre orgueil, est devenu notre désespoir et notre honte. Pour qu'un bonheur vienne s'asseoir à notre foyer, il faut qu'il se déguise et n'ait pas d'habits de fête.

— Oui, dit Pulchérie, le souvenir de nos chers morts doit se mêler à tout. Il ne manquerait plus que de nous consoler, c'est-à-dire de... Oh! non, heureusement qu'on ne se console pas.

Tranquille voulut que, la veille du mariage, on dît à l'église une messe pour Onésime.

Pulchérie alla au cimetière pour prier sur les